

L'île de Jerba à travers le récit du voyageur allemand Ewald (début du XIXe siècle)

Hassen EL ANNABI

Notre connaissance de la société tunisienne à l'époque ottomane souffre encore de plusieurs lacunes qui sont dues, pour l'essentiel, à un déficit dans la documentation. En effet, les documents sériels et autres qui, en Europe occidentale, sont nés d'une nette évolution des Etats et des sociétés et qui fournissent aux historiens d'aujourd'hui matière à réflexion sur les structures et les conjonctures (entre autres, les registres paroissiaux, les archives des grandes cours de justice et de finance, les enquêtes officielles, les textes législatifs, les actes notariés, les mercuriales de prix, les mémoires privés, etc.) font défaut ici. Si les sources d'archives sont de loin les plus abondantes et les plus accessibles, elles présentent - du moins jusqu'au milieu du XIXe siècle - le défaut de n'accorder d'importance qu'à la diplomatie, à la course, aux esclaves, aux chefs locaux et au système fisco-financier. Les chroniques locales et les documents juridico-religieux (*fatawas*), expriment généralement le point de vue du pouvoir et reflètent surtout les idées des milieux lettrés citadins.

On comprend alors que la littérature de voyage soit appelée à dépasser son rôle de source d'appoint pour occuper la place de référence incontournable, surtout lorsqu'il s'agit de retracer la vie quotidienne du plus grand nombre. Cette littérature est assez abondante. On a dénombré une trentaine de récits entre 1684 et 1813¹. Au XIXe siècle, le nombre des voyageurs augmentant sensiblement, nous disposons d'un nombre encore plus grand de récits.

Evidemment, l'utilisation de cette littérature doit se faire avec beaucoup de précautions, car, d'une part les voyageurs ne sont pas tous de bons observateurs; d'autre part, la plupart d'entre eux interprètent leurs observations en se référant à leur propre échelle de valeurs, lorsqu'ils ne cèdent pas, consciemment ou inconsciemment aux préjugés colportés par leurs compatriotes. Il faut donc donner à la question du profil du voyageur l'importance qu'elle mérite et situer le voyage dans son contexte. C'est ce qu'on va essayer de faire au début de cette communication. Quant aux observations de notre voyageur dont on traitera dans un deuxième temps, on distinguera deux niveaux: d'une part ce qui concerne les problèmes de

1 Jamoussi (H.), «Les voyageurs européens en Tunisie au XVIIIe: des chrétiens en terre d'Islam», in *Occident-Orient: Aux origines du dialogue islamo-chrétien (XVIIe-XIXe s.)*, Fondation Temimi pour la Recherche Scientifique et l'Information. Zaghuan (Tunisie), 2002, pp. 46-48.

Jerba au début du XIX^{ème} s. et d'autre part les atouts dont dispose l'île pour s'adapter au contexte.

Un voyageur à la rencontre d'un contexte

L'allemand Christian-Ferdinand Ewald est né en 1803 dans une famille juive. Il se convertit au calvinisme et se découvre assez tôt une vocation de missionnaire. Il adhère à une organisation anglicane: *The London Society for the Promotion of Christianity among the Jews*, qui l'envoie en Afrique du Nord, avec pour mission de convertir au christianisme les autochtones, essentiellement les juifs. Débarquant à Alger au lendemain de la conquête de la ville par les troupes françaises; il y reste deux ou trois ans. C'est donc trentenaire qu'en 1833-34 il arrive à la régence de Tunis où il passe six années. Il ne la quitte qu'après avoir fondé dans la ville de Tunis une représentation de la London Society.

Nous sommes renseignés sur ses activités missionnaires, particulièrement au cours de l'année 1835, à travers le livre qu'il fait publier, dès 1837, à Nuremberg et dans lequel il donne un récit de ses voyages à travers la Tunisie. Livre qui est traduit en 1991 de l'allemand à l'arabe par M. Fendri, germaniste de l'Université de la Manouba².

Le récit concerne plusieurs localités situées sur les côtes orientales de la Tunisie où il prêche la bonne parole. Ewald part de la petite ville de Soliman le 12 mai 1835 et prend la route côtière vers le sud en passant par Nabeul, Hammamet, Sousse, Monastir, Mahdia, Sfax, Gabès, Jerba. De là il embarque pour Tripoli. Un mois après, il reprend la route vers Tunis en repassant par Jerba. L'itinéraire du retour est pratiquement le même, à quelques détails près, puisqu'il passe cette fois-ci par El Jem, Jemmel et Grombalia, pour se retrouver à Tunis le 24 octobre 1835. Ainsi, son périple en Tunisie dure un peu plus de quatre mois. Courte période, en fait, pour connaître le pays, car, finalement, il ne s'attarde pas longtemps dans les localités qu'il visite: pas plus de quelques jours en moyenne. Mais, il prend son temps à Sfax (la deuxième grande ville) où il passe plus d'un mois et à Sousse (autre ville moyenne) où il réside pendant une vingtaine de jours. Par ailleurs, comme il parle l'arabe et peut réciter par cœur des versets du Coran, il ne trouve pas de difficulté à s'adapter au milieu et à communiquer avec les personnes qu'il approche.

Evidemment, le grand inconvénient de cette mission est qu'elle néglige l'intérieur du pays. Finalement, Ewald ne s'écarte pas des sentiers battus, même s'il est l'un des rares voyageurs à faire toute la côte Est de la Tunisie au cours d'un même périple. Il aurait souhaité visiter Kairouan, ville sainte de la Régence, mais, pour cela il aurait eu besoin d'être protégé par une escorte beylicale, car son identité non musulmane fait de lui un indésirable dans cette ville.

² *Reise von Tunis nach Tripolis (über Soliman, Nabal, Hammamet, Susa, Sfax, Gabis, Jerba)*. Traduit de l'allemand à l'arabe par Mounir Fendri et publié par la Fondation Nationale pour la Traduction, l'Etablissement des Textes et les Etudes, Beït Al-Hikma, Carthage (Tunisie), 1991, 162 p.

Le problème de l'insécurité sur les routes est un autre facteur qui le dissuade de s'aventurer vers l'ouest. Déjà son itinéraire côtier, qui est pourtant très fréquenté, reste parsemé de pièges, ce qui l'oblige d'avoir toujours son arme à feu à portée de main, alors que dire des chemins tortueux de la campagne reculée. Il faut dire que, comme tous les voyageurs étrangers en Tunisie, il n'avance d'une localité à l'autre que s'il est muni de lettres de recommandation d'un consul ou d'une autorité politique.

Cette insécurité n'est pas un fait nouveau, à l'époque. Elle sévit dans le pays depuis déjà plusieurs décennies et ceci à cause de la crise politique qui perdure. Une crise causée par le problème de l'alternance au pouvoir, car il n'y a pas encore de règle de succession claire. Ainsi, après la mort du bey Hammouda Pacha en 1814, le vieux démon des complots de palais reprend avec l'assassinat du bey Osman. L'Etat est affaibli et ne peut pas faire régner l'ordre partout, ce qui encourage le banditisme.

Cette insécurité est peut-être liée aussi à l'impopularité du pouvoir central. Une impopularité qu'on pourrait expliquer par trois facteurs au moins: d'abord par la pression fiscale. En effet, déjà, en 1819 un impôt tombé en désuétude, à savoir la dîme sur la production d'huile, est remis en vigueur. Un autre impôt, cette fois-ci sur les céréales, est institué en 1827. Deuxième facteur: l'immobilisme du gouvernement face à la crise de la chéchia et de la chute des exportations d'huile d'olive en 1830. Enfin, il y a la neutralité bienveillante du bey face à la prise d'Alger ainsi que la signature du traité du 10 août 1830 qui ouvre le pays devant les négociants européens sans aucune garantie pour l'économie locale.

En 1835, la tension monte d'un cran, lorsque Istanbul met subitement fin au pouvoir de la dynastie locale des Karamanlis en Tripolitaine (Libye) et restaure son autorité militaire directe sur cette province ottomane. La crainte de subir le même sort reconforte le bey dans sa politique pro-française. Or, cette politique attise le sentiment européophobe dans l'opinion publique. Qu'en est-il à Jerba?

Les problèmes de Jerba au début des années 1830

Jerba, à l'époque, est une île très connue des voyageurs, d'abord à cause de son histoire récente: elle a résisté au cours du XVI^e siècle aux attaques espagnoles (1560) dans le cadre du duel hispano-ottoman. Ensuite, parce qu'elle abrite une importante communauté juive qui est estimée par Ewald à quelque 600 familles (environ 2400 personnes). Cette communauté est l'une des plus anciennes en Afrique du Nord, ce qui fait de Jerba un haut lieu de pèlerinage juif dans le monde.

Mais, Jerba garde aussi ses mystères pour le voyageur étranger, car les habitants vivent plus ou moins cloîtrés dans leurs maisons (appelées *menzels*) au milieu des champs. Ils ne se rencontrent que les jours de marché ou à l'occasion de cérémonies familiales. A la tête des quelques agglomérations que compte l'île, il y a Houmt Souk qui est le centre administratif et

économique de l'île, avec notamment un port.

Ewald arrive dans cette île, muni de lettres de recommandation adressées par le consul d'Angleterre à son représentant à Jerba, un certain Mustapha Ben Brahim. Celui-ci va jouer le rôle de guide. Il lui fait visiter les deux quartiers juifs: la Hara Kbira où se trouve la grande synagogue et la Hara Sghira (qui est le quartier d'habitation de la communauté juive) et l'introduit auprès de la famille la plus riche de l'île: la famille de Younes Ben Younes. Notre voyageur, qui parle l'arabe et connaît le Coran, rencontre un bon accueil.

A travers le récit d'Ewald on peut dégager trois types de problèmes à Jerba au début des années 1830: d'abord, les problèmes d'accès à l'île, ensuite certaines difficultés économiques et enfin le malaise social.

L'accès à Jerba n'a pas été facile. Ewald aurait bien voulu y aller par la voie terrestre, c'est-à-dire en empruntant la vieille chaussée romaine, mais l'insécurité de la route à cause du banditisme de grand chemin lui fait changer d'avis et il est obligé de voyager par mer. Or, le voyage de Gabès à Houmt Souk (qui est le port de Jerba) n'est pas toujours facile pour les modestes barques à la voile utilisées à l'époque (appelées *Mahonnes*), parce que les vents peuvent changer très vite de direction: en général les vents dominants au printemps et en été sont de direction Est-Nord-Est, c'est-à-dire de la mer vers la terre, mais, dans le golfe de Gabès ils peuvent souffler dans le sens contraire et pousser les bateaux vers l'arrière ou vers des zones ensablées. On peut même avoir des périodes de calme qui obligent les bateaux à s'immobiliser, ce qui pose le problème de ravitaillement en eau surtout. Il y a aussi une autre difficulté, c'est qu'on ne peut pas partir de Gabès à tout moment, il faut compter avec le mouvement de flux et de reflux de la mer. Ainsi, alors qu'en temps normal, le voyage ne dure que 4 à 5h., il a fallu deux jours à Ewald pour faire la traversée, à cause de l'accumulation des mauvaises circonstances. Tout cela montre que la proximité du continent ne signifie pas que l'accès à Jerba soit facile. Au début du XIX^e siècle, le cabotage reste parsemé de dangers.

Ewald rencontre un autre type de difficultés en revenant à Jerba par la Libye. Il doit se soumettre, comme les autres voyageurs, à ce qu'on appelle «la quarantaine», c'est-à-dire l'isolement pendant une période de vingt à quarante jours ou presque. Cette mesure est imposée dans la régence de Tunis depuis la fin du XVIII^e siècle chaque fois qu'il y a un doute sur la propagation d'une maladie contagieuse. Mais, Ewald a pu échapper à cette contrainte grâce à l'intervention de son protecteur, Mustapha Ben Brahim, qui l'a hébergé dans sa maison pendant quelques jours, alors qu'en principe il devrait rester avec les autres voyageurs sur la plage pendant toute la période de la quarantaine.

Ewald ne donne pas beaucoup d'informations sur l'économie de l'île. Il est émerveillé par le paysage des palmiers, par les jardins qui entourent les maisons, par la variété des produits agricoles dans les marchés. C'est en approchant quelques artisans dans le souk qu'il découvre qu'en fait, le travail du textile est en crise. Il faut dire que Jerba est traditionnellement un lieu de production des lainages qui sont destinés à la fois au marché interne et à l'exportation

(notamment vers Tripoli de Libye, Le Caire et Istanbul). Or, le sultan ottoman Mahmoud II (qui a régné entre 1814 et 1824) créé, dans le cadre de ses réformes militaires, de nouveaux uniformes pour ses soldats, ce qui amène l'arrêt de l'importation des vêtements jerbiens (notamment le burnous ou cap et la ceinture traditionnelle). Ewald montre le grand malaise des artisans jerbiens du textile qui s'en prennent évidemment au sultan, mais qui ne sont pas encore conscients du véritable problème, c'est-à-dire la concurrence de l'industrie européenne moderne et le manque d'adaptation de l'artisanat local aux besoins du marché.

Sur le plan social, Ewald relève aussi quelques problèmes. Il y a d'abord, la grande pauvreté dans laquelle vivent les juifs. Ils exercent de petits métiers dans les carrières, dans le bâtiment ou dans la ferronnerie et reçoivent de bas salaires. Mais, Ewald ne ramène pas ceci à une quelconque ségrégation. Evidemment, les juifs à l'époque n'ont pas le même statut que les musulmans. Ils sont des *Dhimmis*, c'est-à-dire des sujets protégés qui ont leur organisation administrative propre (avec un chef qui les représente auprès du pouvoir et une caisse d'entraide). Ils ne payent pas les impôts exigés des musulmans, mais donnent plutôt à l'Etat un tribut annuel. Les propos d'Ewald rappellent ses remarques à propos d'autres localités, comme Soliman, Monastir ou Sfax où les juifs vivent également dans la pauvreté. Pourtant, en parlant des juifs de la ville de Sousse, Ewald montre qu'ils ne sont pas pauvres et sont bien introduits dans le commerce des produits de luxe.

Le malaise social a aussi un autre aspect. Il apparaît dans les rapports entre les habitants et le pouvoir central. Ces rapports se caractérisent par la méfiance, la peur et même la haine. L'Etat beylical est craint parce qu'il est impévisible. S'il a besoin d'argent, il peut à tout moment déposséder les riches de leurs biens ou imposer de nouvelles taxes. Ceci pousse certains à se mettre sous la protection des consuls étrangers. C'est le cas de l'un des fils du grand homme d'affaires Younes Ben Younes qui déclare tout haut devant Ewald sa réprobation de la politique du bey et son statut de sujet anglais. C'est là une caractéristique des rapports entre gouvernants et gouvernés dans la Tunisie du XIXe siècle. Ces rapports vont se dégrader rapidement tout au long du siècle jusqu'à amener un véritable divorce, ce qui facilitera l'intervention française et conduira à l'occupation du pays.

Mais, dans les années 1830 on n'en est pas encore là et Ewald décèle des potentialités importantes d'adaptation de l'île.

Les potentialités d'adaptation de Jerba à la conjoncture

Il y a d'abord des potentialités naturelles qui font que cette île reste agréable à vivre. Ewald, qui arrive à Jerba au mois d'août, s'attend à y trouver un climat très chaud. Or, il est agréablement surpris par la douceur de l'air et par l'abondance de l'eau. En fait, l'île est préservée de l'air chaud du Sahara, appelé Sirocco, grâce à la mer qui le rafraîchit. Par ailleurs, la tradition de la construction des réservoirs d'eau de pluie permet aux Jerbiens d'avoir une eau

potable de grande qualité. Ces conditions font de l'île une région accueillante et hospitalière. Cependant, les précipitations restent quand même rares: en gros 40 à 45 jours de pluie par an. En fait, c'est juste ce qu'il faut pour entretenir une agriculture vivrière qui fournit une variété de fruits et de légumes. Ewald relève l'abondance de ces produits dans les marchés. Il faut ajouter à cela l'existence d'une production artisanale variée, en particulier les produits textiles et la poterie.

Au-delà de ces potentialités économiques, Ewald relève les caractéristiques humaines de l'île. Ses impressions sur les Jerbiens sont très positives. Sur le plan humain il leur trouve une grande politesse, beaucoup de courtoisie dans le comportement et surtout une ouverture d'esprit à l'égard des différentes confessions. Ainsi, il ne rencontre aucune difficulté à poursuivre sa mission évangélicatrice, soit à l'hôtel où il habite ou dans les lieux publics.

Pourtant, Jerba reste en général d'obédience ibadite. Les Ibadites sont une secte musulmane puritaine qui est née du conflit entre sunnites et chiites aux premiers siècles de l'Islam. Les Ibadites prônent une pratique puritaine de l'Islam. Les plus rigoristes d'entre eux s'imposent une vie austère et s'intéressent à la recherche théologique. Mais, chez la plupart d'entre eux la morale musulmane et les affaires font bon ménage. Ainsi, Ewald réserve plusieurs pages dans son récit à l'hospitalité dont il a fait l'objet de la part du grand homme d'affaires jerbien Younes Ben Younes. Il décrit avec détails le luxe de l'ameublement, la grande qualité du service grâce à une nombreuse domesticité et la variété des plats servis (24 sortes de mets pendant le déjeuner), ainsi que la grande culture du maître de maison qui parle plusieurs langues. Il est vrai que Younes Ben Younes a été à un moment donné un homme très influent dans le palais du bey.

Ewald montre donc que c'est parce que les rapports des Jerbiens avec les juifs et les chrétiens sont correctes que l'île reste ouverte aux étrangers qui veulent s'y installer pour un moment ou pour toujours. Il montre aussi que cette immigration se développe après l'intervention des troupes ottomanes en Libye en 1834-1835, puisqu'il est témoin de l'arrivée d'un grand nombre de familles maltaises et grecques. En fait, cette immigration a commencé au début du XIXe siècle. Les Grecs et les Maltais ont été encouragés à venir nombreux à Jerba après l'abolition de la course en Méditerranée en 1815 et la prise d'Alger en 1830. Cette immigration est-elle profitable à l'île? Evidemment, ces immigrants apportent avec eux à la fois, leurs biens (capitaux, troupeaux, bateaux) et leur savoir-faire dans les différents métiers, notamment de la pêche en ce qui concerne les Grecs. En revanche, certains d'entre eux exercent de petits métiers et pratiquent la contrebande de certains produits comme le tabac, le vin ou la poudre. C'est le cas d'une bonne partie des Maltais. Ewald ne cache pas son antipathie envers eux parce qu'il considère qu'ils donnent une piètre figure du chrétien.

En conclusion, on peut dire que le récit d'Ewald sur Jerba est en général positif par rapport à ce qu'il dit à propos d'autres localités tunisiennes. Certes, il se plaint de l'invasion des mouches et des moustiques à l'auberge où il réside. Il est angoissé par les scorpions et

prend mille précautions avant de dormir. De même, il est écoeuré par le comportement des Jerbiens à table (parce qu'ils n'utilisent aucun couvert). Mais, notre voyageur ne relève pas un quelconque fléau social, comme le trachome à Nabeul et reste sensible à la qualité de l'accueil, lui qui est arrivé dans la régence de Tunis avec l'idée que les musulmans sont les pires ennemis des chrétiens.

Bibliographie

- Bachrouch (T.), *La Médina de Tunis avant le Protectorat*. Cahiers du CERES, série «Histoire» n° 17, Tunis, 2008.
- Chater (Kh.), *Dépendance et mutations précoloniales. La Régence de Tunis de 1815 à 1857*. Publications de l'Université de Tunis, 1984.
- Chérif (M.H.), *Pouvoir et société dans la Tunisie de Husayn Ben Ali (1705-1740)*. Tunis, Publications de l'Université de Tunis, 2 vol., 1984, 1986.
- Noah (M.), *Travels in England, France, Spain and the Barbary states in the years 1813-1814*. New-York; London 1815.

ITINÉRAIRE DU VOYAGE DE F. EWALD EN TUNISIE

